

Le combat semé d'embûches d'une **femme** née dans un corps d'**homme**



A presque 63 ans, la Suisseuse Lynn Bertholet, cofondatrice de l'association Epicène, revient sur son parcours et les difficultés qu'elle a rencontrées.

Tribune de Genève

TÉMOIGNAGE

LÉA FRISCHKNECHT

Son agenda est bien rempli. Lynn Bertholet est très demandée et il est facile de comprendre pourquoi. A l'heure où les polémiques sur la transidentité s'enchaînent, des questions d'intégration des athlètes trans* (l'astérisque après le mot trans* inclut toutes les formes de transidentité) dans le sport aux interruptions de conférences à l'université par des militants, son expertise est souvent sollicitée. Un regard précieux issu d'Epicène, son association qui aide et accompagne les personnes concernées par la transidentité depuis 2018, mais également de son propre parcours de femme trans*. Un parcours semé d'embûches sur lequel elle accepte de revenir aujourd'hui.

Questionnements durant l'enfance

« Je me rends compte qu'enfant, déjà, je correspondais aux stéréotypes qu'on attribue généralement aux filles », raconte Lynn, attablée à la terrasse d'un café genevois. Née en 1959 dans un corps masculin, elle se décrit comme un petit garçon tendre, rêveur, tissant plus volontiers des relations avec des filles. Alors, quand sa maman, protectrice et bienveillante, lui explique que robes et poupées sont plutôt destinées à sa sœur, elle décide inconsciemment de tout faire pour se conformer à ce qu'on attend d'elle. « Je me disais que si je voulais qu'elle m'aime et qu'elle me protège, je devais être le bon petit garçon qu'elle espérait. »

Mais à la puberté, c'est le choc. Lynn regarde avec horreur son corps qui change, ses poils qui poussent, sa voix qui mue. « C'est normal, tous les adolescents sont mal dans leur peau », lui répond sa « Mutti » quand Lynn lui expose ses questionnements. « Si ma mère avait eu toutes les informations qu'on a aujourd'hui, je n'aurais pas passé 56 ans dans ce corps », soupire Lynn.

A l'adolescence, elle s'achète des collants et se choisit un prénom intime, Gwendoline. Personne ne le sait, mais elle s'habille parfois « en femme », loin du regard des autres.

Une immense douleur

Son père aimerait qu'elle devienne ingénieur, mais elle abandonne l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne après deux ans pour se diriger vers la Faculté des hautes études commerciales, à Lau-



Après un lourd combat de plus de 56 ans, Lynn Bertholet peut enfin affirmer qui elle est. LUCIEN FORTUNATI

sanne toujours, qui la mènera dans le secteur bancaire. Au même moment, elle se met en ménage avec sa première petite amie, avec qui elle habitera durant sept ans. L'histoire s'achève quand sa compagne la quitte, car Lynn « ne correspond pas à l'image de l'homme avec qui elle veut élever des enfants ».

Lynn continue de soigner son image de cadre dans une banque de la place, tout en retrouvant Gwendoline dans son intimité. Non sans une forme de honte : « J'ai une douleur qui a commencé à grandir parce que je comprenais que je faisais ce qu'on attendait de moi tout en réalisant que ce n'était pas la vie que je voulais. » Cette douleur devient si forte qu'à 32 ans, elle fait une tentative de suicide : « Je pensais que le seul moyen de m'en délivrer était de mourir. »

Du « fantôme » à la dysphorie

Plus tard, elle consulte une psychiatre. Cette médecin lui affirme que si elle n'est pas homosexuelle, cela signifie qu'elle ne peut pas être transgenre. Et que son besoin de se vêtir « en femme » est un simple fantôme que n'importe quel homme peut avoir.

Pendant vingt ans, durant lesquels elle vivra deux mariages et deux divorces, Lynn fait tout pour se débarrasser de ce « fantôme ». Jusqu'au jour où, presque par hasard, une psychologue lui explique que son cerveau droit, centré sur l'intuition et le ressenti, est très développé. Or, c'est celui qu'on associe en général aux femmes.

C'est en 2014 qu'un psychiatre des Hôpitaux universitaires de Genève lui diagnostique, enfin, une « dysphorie de genre », soit une grande souffrance découlant de l'inadéquation entre son sexe de naissance et son genre profondément ressenti. « Vous allez me gué-

rir ? », demande-t-elle, dans son costume-cravate. « On ne guérit pas de qui l'on est », lui répondent les médecins avant de lui expliquer qu'elle devra choisir entre continuer à vivre « le moins mal possible » ou entamer un chemin vers qui elle est vraiment.

Bataille juridique

Petit à petit, elle commence à sortir « en femme », le week-end, souvent dans le même bar. Un jour elle croise son propre reflet dans une vitrine et réalise. « Je me suis dit : "Mais wouh, ça, c'est vraiment toi" », sourit-elle.

En 2015, internet et les médias commencent à évoquer ces questions. Lynn décide d'abandonner son bronzage pour s'épiler le visage au laser et perd quinze kilos.

Quand son employeur lui demande si elle a des problèmes de santé, elle lui répond qu'elle a une dysphorie de genre. « Vous ne changez rien, c'est moi qui change », explique-t-elle aux associés de la banque qui l'emploie. On lui répond qu'elle pourra venir vêtue « en femme » le jour où elle aura un passeport « féminin ».

Mais à l'époque, à Genève, il est impossible de changer de genre sans se faire opérer. Ce que Lynn n'est pas sûre de vouloir faire. Elle se lance dans

un combat juridique qu'elle gagnera en novembre 2015, devenant ainsi la première femme trans* du canton à changer d'identité à l'état civil, avant de subir une chirurgie. Gwendoline devient alors Lynn, en hommage à Lynn Conway, informaticienne trans* américaine, et parce que son ex-épouse et amie, Svetlana, lui a trouvé ce petit surnom. Lynn décidera, par la suite, de su-

bir plusieurs opérations chirurgicales pour se sentir en adéquation avec son corps.

« Tu seras toujours mon enfant »

Sa « Mutti », décédée avant le rendez-vous chez le psychiatre en 2014, n'aura jamais connu Lynn. Son papa, lui, plutôt absent durant son enfance, lui écrit une lettre qui la bouleverse. « Ma chère nouvelle fille », entame-t-il. Et de conclure : « Tu es mon enfant et tu seras toujours mon enfant. »

2 à 5 %

de la population consulte pour des questions de genre, selon ces mêmes études menées au Canada et aux Etats-Unis.

Côté vie professionnelle, les choses se déroulent moins bien. Certaines collègues peinent à accepter ce changement, et elle perd finalement son emploi. Une autre descente aux enfers qui commence. « C'est comme si je n'avais ja-

mais pu être pleinement heureuse », soupire-t-elle.

Mais son bonheur, Lynn le trouve aujourd'hui avec son association, dans laquelle elle s'engage pleinement. « Je souhaite apporter aux autres tout ce que j'ai appris pendant mes combats », raconte-t-elle. Un livre présentant 46 portraits de personnes trans* de Suisse a même été publié aux éditions Till Schaap.

A bientôt 63 ans, elle est de nouveau en couple avec son ex-épouse, Svetlana, qu'elle a retrouvée après plusieurs années de séparation.

La transidentité, « un grand parapluie »

Lynn Bertholet, expliquez-nous ce qu'est la transidentité ?

C'est un grand parapluie abritant des personnes qui n'ont ni les mêmes vécus ni les mêmes besoins. La définition varie selon qu'on inclut les jeunes qui se posent des questions, ou qui se considèrent comme non binaire, soit ni homme ni femme, ou les deux, ou seulement les personnes qui ont entamé une transition avec une prise d'hormones. Chez Epicène, nous nous fions à la définition des principes de Jogjakarta, établis par des experts en droits humains et déposés devant l'ONU en 2007, selon lesquels une personne trans* est une personne « qui ne se sent pas en conformité avec son sexe de naissance ».

Combien de personnes sont aujourd'hui concernées par la transidentité ?

Il est difficile de le savoir, justement parce que les définitions varient. On peut toutefois extrapoler des chiffres basés sur des études au Canada et aux Etats-Unis, qui révèlent que 20 % des jeunes questionnent leur identité de genre et que 2 à 5 % de la population consulte pour des questions de genre.

Quelles sont les étapes à franchir pour une personne qui souhaite entamer une transition ?

Chaque transition est un chemin individuel, mais il y a quelques points communs, dont la souffrance. Quand les personnes commencent à exprimer qu'elles se sentent différentes, elles ressentent beaucoup de peur et de honte. C'est pour cela que je recommande une prise de contact avec le milieu associatif, qui regroupe beaucoup de conseils et de connaissances. Si les personnes le souhaitent, elles pourront ensuite être dirigées vers des spécialistes tels que des psychologues ou des psychiatres qui accompagneront la personne dans sa recherche de genre, selon les standards actuels. Si la personne souhaite prendre des hormones, elle sera redirigée chez un endocrinologue. Tout cela prend un peu de temps, je dirais entre quatre mois et un an. L.F.

ABONNÉS



Sur notre site, une interview vidéo de Lynn Bertholet.